

Le corps de l'homme dans le X est une expérience de femme

Christophe Guias

DANS **CHAMP PSY 2011/1 n° 59**, PAGES 79 À 90

ÉDITIONS **L'ESPRIT DU TEMPS**

ISSN 2260-2100

ISBN 9782847952087

DOI 10.3917/cpsy.059.0079

Date de mise en ligne : 30/09/2011

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-champ-psy-2011-1-page-79?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Le corps de l'homme dans le X est une expérience de femme

Christophe Guias

Gayle Rubin, première anthropologue à avoir utilisé, en 1975, le concept de *gender* dans « Le marché aux femmes », un texte culte qui, à l'instar de « Penser le sexe » (1983), autre article séminal de cette théoricienne féministe, ouvrit la voie aux études gaies et lesbiennes, note avec malice que la définition même de la pornographie est rarement traitée « en tant que telle » par ceux et celles-là mêmes qui ne cessent d'en débattre¹. Essayons de ne pas tomber dans ce travers. La pornographie dit le sexe – elle le « parle » même comme s'il s'agissait d'une langue – et, sans vouloir faire un vilain jeu de mots, disons qu'elle aimerait bien aussi que le sexe parle², qu'il exprime sa vérité. Elle est un moyen de connaissance. On a coutume de dire que le mot, en tant que substantif, est apparu au xix^e siècle, créé par les Occidentaux dans une visée hygiéniste; néanmoins, selon Walter Kendrick, il existait déjà en Grèce ancienne, quoique avec une signification certainement différente, et l'on sait que des représentations pornographiques datent de la préhistoire³. Sous sa forme moderne, qui est celle qui nous intéresse ici, la pornographie utilise principalement le biais de l'image animée. Sa définition la plus neutre a été donnée par Linda Williams, professeure à Berkeley et spécialiste du cinéma: « Représentation visuelle (et parfois auditive) de corps vivants et en mouvement engagés dans des actes sexuels explicites, généralement non simulés, avec comme première

1. Gayle Rubin, *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2010, p. 288. Ce recueil comprend notamment « The traffic in women. Notes on the political economy of sex », publié à l'origine in R. Reiter (dir.), *Toward an Anthropology of Women*, New York, Monthly Review Press, 1975, et « Thinking sex. Notes for a radical theory of the politics of sexuality », publié à l'origine in C.S. Vance (dir.), *Pleasure and Danger. Exploring Female Sexuality*, Londres et New York, Routledge/Keagan Paul, 1984.
2. L'un des films pornographiques français les plus connus s'intitule *Le sexe qui parle*. Réalisé par Frédéric Lansac (Claude Mulot), joué notamment par Sylvia Bourdon, il est sorti en salle le 5 novembre 1975.
3. L'Adonis de Zschernitz, près de Leipzig, découvert en 2003, en témoigne, de même que les dessins de la grotte de La Marche, en France. Voir l'exposition « Sexo en piedra » qui s'est tenue du 23 septembre au 8 décembre 2010 en Espagne, à la Fondation Atapuerca. Sur le mot grec, voir Walter Kendrick, *The Secret Museum. Pornography in Modern Culture*, New York, Viking, 1987, p. 11, cité par Gayle Rubin, *Surveiller et jouir, op. cit.*, p. 307.

Christophe Guias, éditeur et écrivain.

Champ Psy, 2011, n° 59, 79-90.

4. Linda Williams, *Hard Core. Power, Pleasure and the "Frenzy of the Visible"*, 2^e éd. augm., Berkeley, University of California Press, 1999 (1^{re} éd. 1989), p. 30.

intention d'exciter ceux et celles qui la regardent⁴. » Remarquons enfin que la pornographie ne concerne pas une minorité de « déviants » qui, dans leur coin, s'exciteraient et jouiraient de la produire ou de la consommer, mais une part non négligeable de la société. Rien qu'aux États-Unis, écrit Linda Williams au début des années 2000, « Hollywood produit environ 400 films par an, mais l'industrie du porno en produit 10 000 ou 11 000. Sept cent millions de vidéos ou de dvd pornos sont loués chaque année. [...] Les revenus annuels de la pornographie – magazines, sites Internet, chaînes câblées, programmes diffusés dans les chambres d'hôtel, sex toys – sont compris entre 10 et 14 milliards de dollars. Non seulement ils sont plus élevés que ceux du cinéma traditionnel, mais ils dépassent les revenus cumulés du football professionnel, du basket et du base-ball. » (Williams L., 2004, p. 1-2)

Le *Dictionnaire de la pornographie* publié sous la direction de Philippe Di Folco aux PUF en 2005 ne comporte pas d'entrée « Corps ». Il possède toutefois une entrée « Anatomies » et l'on croise, épars, de rares fragments métonymiques supposés dire, en creux, le corps tout entier : « Anus » ; « Clitoris » (deux entrées tout de même, l'une « version femme » et l'autre « version homme ») ; « Peau » ; « Poils » ; « Prépuce » ; « Seins » ; « Testicules ». L'absence singulière, dans cette liste exhaustive, de la verge et du vagin, ne doit pas masquer le fait que la pornographie représente des actes sexuels en se plaçant le plus souvent au plus près des organes eux-mêmes. La méthode utilise le « zoom anatomique » comme s'il s'agissait de « mettre au point », de cerner toujours plus en détail une vérité qui n'en finit pas de s'échapper. Mais la carte n'est pas le territoire, les anatomies ne sont pas le corps. Celui-ci implique la subjectivité tout entière, tous les sens, et toutes les sensations, et le langage utilisé pour décrire et traduire. La pornographie est une expérience. Nagisa Oshima, le réalisateur de *L'Empire des sens* (*Ai no korida*, 1976), a parfaitement compris ce point : « L'avis qui court les rues, selon lequel Untel a commis un crime sexuel parce qu'il a vu un film « pink » constitue une erreur fondamentale de jugement, écrit-il. Celui qui va voir un film « pink » ne le regarde pas pour se préparer à accomplir un acte sexuel. C'est le fait en lui-même de voir ce film qui constitue, pour le spectateur, un acte sexuel. » (Oshima N., 1980) Jean

Baudrillard précise de son côté que, grâce au zoom anatomique, « la distance du regard laisse place à une représentation instantanée et exacerbée : celle du sexe à l'état pur [...], tellement proche qu'il se confond avec sa propre représentation »⁵.

L'aveugle Tirésias peut nous aider à cerner la nature de l'expérience pornographique. Il existe trois versions de son histoire. L'une, due à Phérécyde d'Athènes, explique comment Tirésias, jeune adolescent, perdit la vue parce qu'il avait observé à la dérobée la déesse Athéna qui se baignait toute nue. L'autre, attribuée à Sostrate, raconte que Tirésias, à l'origine, était une femme. Apollon vint à la désirer. Elle se refusa au bout d'un certain temps. Par dépit, et pour qu'elle éprouve le désir masculin, Apollon la changea en homme. Mais la principale version est celle d'Ovide, dans les *Métamorphoses*. Tirésias se promenait. Son bâton déranga deux serpents qui copulaient. Il se trouva immédiatement transformé en femme. Il vécut ainsi pendant sept années. Puis il revit les mêmes serpents s'accoupler. Les déranga de nouveau. Et redevint un homme. Lors d'une dispute, Zeus dit à Héra : les femmes ont une jouissance plus forte que celle des hommes. Héra nia. On demanda son avis à Tirésias, qui avait connu les deux états. Il abonda dans le sens de Zeus. Alors Héra, éprouvant « plus de dépit qu'il n'était juste et que n'en méritait le sujet », entra dans une très violente colère. Pour le punir d'avoir fait cette réponse, elle aveugla Tirésias. Qu'avait donc fait celui-ci durant toutes ces années ? Il avait percé le secret de la jouissance des femmes. Il en avait acquis le savoir. Il l'avait vécu dans sa chair. Il l'avait incorporé. Transformé en femme, avec un corps de femme, mais en ayant conservé son cerveau d'homme, il avait connu le plaisir de la masturbation et celui de la pénétration. D'autres hommes avaient fait l'amour à son corps de femme et il est probable que lui-même, mu par son cerveau d'homme, avait fait l'amour à des femmes. Tirésias est au cœur de la pornographie, de cet espace que les hommes ont longtemps sanctuarisé et qui attire de plus en plus les femmes⁶. Qu'y cherchent-elles ? Il est possible que ce soit le spectacle de leur propre sexe. Baubô, qui était sa servante, consola Déméter, alors en deuil de sa fille, en exhibant devant elle sa vulve nue. L'ethnopsychiatre Georges Devereux, qui a consacré un livre très étonnant à Baubô, souligne que « la femme tend à déprécier ses propres organes. Certaines femmes

5. Jean Baudrillard, *De la séduction*, Paris, Galilée, 1979. Cette technique permet d'évacuer l'un des problèmes qui taraude le plus les hommes, celui de la taille du sexe. On sait que les « hardeurs » sont plutôt bien « pourvus ». La raison est principalement technique, la verge devant être très visible durant l'acte sexuel, notamment pour prouver qu'il n'y a pas simulation. La vogue actuelle du clip amateur ouvre le porno à des « acteurs » n'ayant pas toujours les mensurations requises. Le zoom anatomique sur leur propre sexe, qui fait apparaître celui-ci beaucoup plus imposant qu'il n'est en réalité, produit un effet de réassurance.

6. La fin des cinémas porno a signé l'ouverture du sanctuaire. Par le biais de la vpc, les cassettes vhs, puis les dvd, ont fait irruption dans les foyers. Les consommateurs sont de plus en plus des consommatrices. Selon une enquête Ifop (« Sexe, médias et société », 9 septembre 2009), 29 % des femmes déclarent consommer occasionnellement ou régulièrement de la pornographie.

7. Voir Danièle Flaumenbaum, *Femme désirée, femme désirante*, Paris, Payot, 2007.

versent même des larmes de joie – et/ou deviennent extrêmement excitées – si leur amant montre que leur sexe lui semble beau ; qu’il leur plaît du point de vue visuel, tactile, gustatif et olfactif » (Devereux G., 1983). Il est possible aussi que ce soit le secret de leur propre jouissance, ce mystère qu’un homme a percé et que tant de femmes, aujourd’hui, méconnaissent encore⁷. On a dit que Héra reprochait à Tirésias d’avoir vécu le plaisir féminin. Mais en assurant à Zeus le contraire de ce que sa femme lui affirmait, n’est-ce pas plutôt l’ignorance de Héra qu’il a révélée ? La déesse connaissait-elle son sexe, et le plaisir ? La réponse de Tirésias ne démasquait-elle pas la frigidity de Héra, d’où la réaction disproportionnée de celle-ci ? Qui croire ? Tirésias, ou Héra ? C’est peut-être cela que l’homme et la femme cherchent à savoir dans la représentation de l’acte sexuel. Mais il existe une troisième possibilité, qui est celle d’une terrifiante absorption.

En 1972, Gérard Damiano tourne *Gorge profonde (Deep Throat)* avec, dans les rôles principaux, Linda Lovelace et Harry Reems. L’histoire : une femme qui n’arrivait pas à jouir découvre que son clitoris n’est pas situé à l’entrée de son sexe, mais au fond de sa gorge ; il lui faut donc avaler la totalité d’un organe masculin pour obtenir satisfaction. Selon le réalisateur lui-même, Harry est « sévèrement doté par la nature ». Linda raconte : « Au début, j’ai eu du mal... Mais ça a commencé à fonctionner, et même à fonctionner très bien. Quand je l’ai senti se tendre, il a fallu que j’avale entièrement sa bite en mouvement. » « Et alors, poursuit Harry, j’ai senti les muscles du fond de sa gorge s’ouvrir. Sa tête s’est encore enfoncée sur moi. Soudain, je sentais ma bite descendre droit dans sa gorge. J’arrivais pas à croire qu’elle soit capable de l’avalier entièrement ! Ma bite, mes couilles et la moitié de mon buisson pubien s’étaient engouffrés dans cette caverne, la gorge profonde. [...] C’était une sensation effrayante. Ma première pensée, ça a été : « Est-ce qu’elle va me laisser ressortir vivant ? » Mais elle continuait à monter et descendre, jusqu’au bout. Le muscle de sa gorge était détendu. Sa respiration est devenue de plus en plus bruyante. Elle a commencé à suer, à couler jusque par le nez, son menton en était couvert. Elle lâchait des grondements d’animaux. « Ok, je suis prête », elle a fait entre deux hoquets. Sa chatte et son anus étaient trempés. Gerry [Damiano] en avait les yeux qui lui sortaient de la tête »

(McNeil L., 2011, p. 84-85). Cette technique très particulière de la « gorge profonde » était une spécialité de Linda. Hors caméra, elle l'utilisa avec Al Goldstein, alors rédacteur en chef de la revue *Screw*. Voici comment celui-ci décrit ses propres sensations : « Et voilà, je me retrouvais avec la plus fabuleuse suceuse de bites du monde, et pourtant, c'était une expérience très solitaire. J'avais jamais baisé une femme dans la bouche comme ça avant. C'était tellement glacial... Je me suis senti très démuné. [...] J'ai une bite de taille moyenne, environ 18 cm, et le fait qu'elle disparaissait entièrement dans sa gorge altérait ma concentration. J'arrêtais pas de penser : « Est-ce que ma queue est si petite que ça ? Est-ce que cette fille est si douée que ça ? Est-ce que je devrais jouir maintenant ? » (*Ibid.*, p. 106). » *Gorge profonde* a coûté 40 000 dollars ; il en rapportera 100 millions. Avec ce film, la fellation change de statut. Elle n'est plus un préliminaire, elle devient « l'acte sexuel ultime » (Williams L., 2008, p. 136). Si l'on n'y prend garde, la pénétration est partout dans la pornographie. Les sexes, les poings, les bras, les pieds. Les objets. Les légumes. Les langues. Trop de choses pénètrent. Or, ce qui frappe dans ces deux témoignages, c'est que les hommes, hardeurs chevronnés ou simples quidams, soient effrayés, au point d'en faire une question de vie ou de mort, par la vision de leur sexe en train de disparaître profondément dans une bouche. Cet engloutissement à la place d'une pénétration change toute la perspective.

Un jour de 1893, tôt matin, entre chien et loup, Daniel Paul Schreber est traversé par une « idée » surprenante. Écoutons Freud raconter ce qu'il retient du récit même de Schreber : « Par ailleurs, il eut une fois, vers le matin, dans un état situé entre le sommeil et l'éveil, "l'idée que ce doit être, quand même, une fort belle sensation d'être une femme subissant une copulation", une idée qu'il aurait rejetée avec une grande indignation s'il avait été en état de pleine conscience. » (Freud S., 1911, p. 45) Les mots de Schreber sont saisissants. Freud éprouve le besoin d'y revenir deux fois en les paraphrasant : « Il doit être singulièrement beau d'être une femme en train de subir la copulation », écrit-il d'abord (*Ibid.*, p. 57). « Il a eu une fois la sensation qu'il était certainement beau d'être une femme soumise à la copulation », note-t-il ensuite (*Ibid.*, p. 93). Mais ce n'est pas exactement ce que Schreber a dit. Un mot semble gêner Freud, c'est celui de « sensation ». Un coup,

8. Freud note plus loin : « Dans ce soi pris comme objet d'amour, les parties génitales peuvent d'ores et déjà constituer l'essentiel » (p. 124). Cet essentiel-là est également celui de la pornographie.

9. Ray Blanchard, « The concept of autogynephilia and the typology of male gender dysphoria », *The Journal of Nervous and Mental Disease*, 177, 1989. Je remercie André Béjin de m'avoir signalé les travaux de cet auteur.

10. Voir en particulier ce qu'il dit des excréments « poussés en avant (mais aussi, parfois, de nouveau en arrière) » dans son intestin et de la « volupté » qu'il en retire, *op. cit.*, p. 66 et p. 68.

11. Les vignettes rassemblées sous ce titre décrivent toutes une image tirée d'un film pornographique chaque fois différent.

il le fait disparaître ; un coup, il le change de place – et chaque fois, c'est pour mieux souligner la « beauté » de l'idée. Or, Schreber met plutôt l'accent sur le plaisir sensuel qu'il ressent physiquement lorsqu'il se voit en pensées métamorphosé en femme et en train d'avoir une relation sexuelle. Pour parvenir ainsi à sortir de son corps, être à la fois l'un et l'autre sexe, nul doute que Schreber doive se trouver dans un état second. Freud mentionne d'ailleurs son hyperesthésie. On trouve là un écho à Baudrillard et Oshima d'une part, à Tirésias d'autre part. Le fantasme de Schreber, qui le conduit jusqu'à souhaiter « jouer toujours la femme allongée avec [lui]-même dans un enlacement sensuel⁸ (*Ibid.*, p. 79) », renvoie au concept d'autogynophilie que le sexologue Ray Blanchard, de l'université de Toronto, a élaboré en 1989 et qui est défini par la propension chez l'homme à être excité sexuellement par la pensée ou l'image de lui-même en femme⁹. Il ne relève pas, me semble-t-il, de l'homosexualité, bien que Schreber imagine la pénétration et la sodomie¹⁰. Mais il est au cœur même de la pornographie.

LA MÊME DES CENTAINES DE FOIS ¹¹

« Plus les choses paraissent voilées par des expressions métaphoriques, plus, le voile enlevé, elles sont attrayantes. » (Saint Augustin)

Fucking lesson. Une décharge, des bidons vides, quelques arbustes, de la ferraille, des papiers gras, de la terre brune, des détritiques, des bouts de bois et, au loin, les centaines de fenêtres d'une cité grise. Sur un des bidons, plus imposant et rouillé que les autres, on a placé un matelas de cartons pliés. La femme y repose, en équilibre sur les fesses. Elle porte des bas blancs et des escarpins beiges. Sa robe, relevée très haut, découvre un ventre et des cuisses largement ouvertes. Ses cheveux ont la couleur de la paille, ses paupières de l'azur. Elle garde les yeux fermés. Sa tête a basculé sur le côté, vers le sexe qu'on lui présente. L'homme se tient debout, près du visage. Il est vêtu d'une combinaison brune ; la ceinture, le col, la boutonnière, les poches sont d'un jaune très vif. Les yeux cachés par une casquette rouge vermillon, à large visière, il observe son sexe disparaître.

Double cum. On distingue un bout du décor, une cheminée dont on ne voit qu'un angle, un canapé crème ou blanc cassé reconnaissable au coussin qui émerge. L'espace est obstrué par des blocs de chair. La fille, on ne la voit que de dos. Pas de visage, mais de longs cheveux châtain qui descendent sur ses reins. Elle est assise, très cambrée, sur un homme. Elle écarte les fesses avec ses deux mains. On voit des poils, du gris, une sorte de bourrelet, d'anneau où s'engouffre le sexe de l'homme. Elle porte des bas blancs, ses jarretelles aussi sont blanches. On voit un sein ; l'homme l'effleure du doigt. Lui n'a pas de corps, seulement un ventre plat, sombre, des poils, deux cuisses, un membre dressé, déjà à moitié englouti, des couilles, des poils.

La provinciale. Des deux hommes, on ne voit que le sexe et les jambes. La femme est empalée sur le premier et nous fait face, ses cuisses épousant l'écartement de celles de l'homme, sa main crispée sur son pubis, les doigts séparant les grandes lèvres, tandis que le membre de l'homme ayant pénétré, distendu, remodelé son anus, accuse le vagin vide, sa chair à vif, accuse le dessous en satin rouge qui recouvre un sein, accuse les cheveux bouclés de la femme, ses yeux fermés sur la caresse qu'elle offre au deuxième homme qui se tient debout, son sexe à la main (on remarque sa montre), et qu'elle suce, aspire, les joues creuses, tandis que l'autre, en bas, l'encule toujours.

L'homme-objet. La femme est à quatre pattes comme un animal, les jambes largement écartées, les reins cambrés. On voit son visage de profil, ses yeux clos, sa bouche ouverte sur un cri inarticulé, on voit un escarpin blanc et un bas blanc. L'homme la chevauche par derrière, le bassin au niveau des fesses, les jambes retombant bien au-delà des reins, solidement ancré, les deux boules de ses couilles comme une excroissance triomphante et dérisoire. Il porte encore une légère chemise blanche, son maillot de bain a laissé des traces.

Californian stars. Ils sont deux sur le flanc, l'un derrière l'autre. La femme se contorsionne, élastique, une jambe relevée maintenue par la pression du bras de l'homme tout contre son ventre, laissant visible un morceau de peau censuré

sous lequel, grand ouvert, rayonne l'ovale rose, luisant de son sexe. Elle paraît enceinte, mais ce n'est qu'une impression. La zone d'activité est délimitée par les bas noirs et les jarretelles de la femme. L'homme, qui a le sexe coincé entre les fesses de sa partenaire, possède une paire de couilles énormes, flasques, qui retombent, semblent glisser sur son aine, échapper à son contrôle, en quelque sorte une paire de couilles involontaires. Bien calé dans les coussins brodés pur coton, le couple s'embrasse à pleine bouche.

Pussy. Rien, on ne discerne rien, sinon l'abstraction des corps. On voit deux morceaux de cuisses, on pense, sans l'affirmer, qu'elle les tient relevées. On voit deux morceaux de mains, on croit, sans être sûr que ce soient des mains, qu'elles distendent son sexe. En se penchant et en clignant de l'œil, on distingue, inscrit dans le cercle de peau, le clitoris, les grandes lèvres, ainsi qu'un peu de l'intérieur du sexe. Elle est épilée, juste sous le trou un sexe d'homme disparaît dans son cul.

Fleur du mal. Dans une chambre d'hôtel – murs bruns, lampe moderne, couvre-lit blanc – la statue, la reproduction de l'amour immobile, les gestes, les positions, figés dans leur réalité sereine, sans pudeur, à l'abri des regards... La fille, pour la première fois nue, entièrement nue, sans bas, sans jarretelles, sans collier, sans bague, sans rien, nue, avec sa peau, son corps, sa bouche, son sexe démaquillé, sans aucune expression, sans rien à montrer, avec ses seins, ses doigts, la plante de ses pieds... Fille en posture allongée, légèrement sur le côté, le cou tendu, la bouche surprise, ses lèvres douces fourrées de salive, figées dans leur succion, les jambes très haut en équerre, retenues par la main de celui qui l'encule... Cette lueur, ce reflet, cette preuve, le mélange des jus... Une main surgie du nombril protège la plaie étrange et rouge du vagin.

Chrystelle, femme du monde. Son visage de poupée, lisse et maquillé, lèvres, paupières, cils, sourcils, joues, les cheveux mis en plis, son cou étiré vers le plafond, les épaules saillantes, les deux clavicules parfaitement dessinées, les seins lourds pointant malgré leur plénitude, les bras quasiment cachés par le buste, en appui sur le torse de l'homme qui semble plongé dans une extase muette... La femme, les jambes de part et d'autre du corps masculin, prend son envol, s'arrache avec la

plus grande douceur et la plus grande lenteur du membre qui l'empalait, son corps dans l'exact prolongement de la virilité, absolument vertical, comme si le sexe de l'homme lui appartenait en propre, comme s'il était sa colonne vertébrale, la partie visible ne formant qu'une excroissance, ou bien comme si la femme était le véritable membre de l'homme, ou encore, finalement, comme si, avec la seule force de ses grandes lèvres emprisonnant la barre de chair, elle était en train de lui ravir sa puissance.

Bangkok bangers. Ses dents éclatent, ses cheveux ruissellent, ses seins pointent, son corps ne pèse pas, son amant est invisible, ses poils sont très noirs, on a gribouillé son sexe, des bas la couvrent, de la dentelle l'entoure. Elle est assise, elle est sur la pointe des pieds, elle s'empale, elle ne touche pas l'autre corps, elle est suspendue, elle tient par ses mains, le sexe est ridiculement petit. On dirait qu'elle remonte, son ventre paraît bombé, l'homme lève les bras, on dirait qu'elle flotte, l'homme est allongé, elle va s'abattre.

Les sœurs diaboliques. On dirait un fessier en plastique. La peau est lisse, sans aspérité ni rugosité, il n'y a rien à quoi s'accrocher, pas même de cellulite, seulement ce morceau de corps inerte, admirablement fendu, qui laisse voir l'espace des lèvres et l'emplacement boursofflé du cul dont le pourtour se gondole sous la poussée du membre incroyablement raide qui le pénètre. On ne sait plus si cette barre en sort ou si elle y entre, si elle est comme un étron de chair, un bout d'intestin qu'une contraction violente expulse, ou bien réellement ce sexe, cette fierté, l'unique lien, la copule nécessaire au modelage d'un androgyne anonyme et plein de poils.

Horny peeper. Le visage a jailli de l'ombre comme un oiseau de proie, les yeux largement dessinés en ligne d'horizon, clos, noirs, les joues creusées par l'aspiration, les lèvres déformées, ressemblant à un clapet. L'oiseau (c'est ainsi qu'on le voit) paraît cacher quelque chose, la main droite épousant dans un geste d'écolier la forme supposée des couilles de l'homme, comme pour dire : « Ceci est à moi », en parlant de cette chair violette qui palpite, émerge d'une forêt d'algues noires comme un arbre qui aurait grandi trop vite, aspiré par ce gouffre qui le retient puis le rejette, puis le

reprend et le délaisse, et ainsi de suite, sans pour autant qu'on perçoive la destruction qui s'opère, cette perte de conscience, la négation de l'existence de l'arbre du monde, suçant suçant suçant, pour qu'au moment du soulagement l'homme retombe enfin dans l'anonymat primitif.

Sandwich girl. Les chaussettes de tennis lui couvrent une partie des mollets, le reste du corps est dénudé. Il est très maigre, très blanc, très concentré. L'une de ses jambes comme une liane enjambe un amas de chair, de son bras gauche il s'appuie sur les reins de sa partenaire, qui se trouve à quatre pattes sous lui, un sexe jaillissant de son cul, les cuisses largement écartées, luttant contre la pression qui la projette vers l'homme situé en dessous d'elle, à la peau mate et bronzée, le sexe englouti dans sa vulve, l'aidant, lui donnant la force nécessaire pour résister au poids de l'homme qui domine et s'abat régulièrement sur elle. Ses yeux sont très noirs, tournés vers un éventuel spectateur, elle a des bas et des escarpins noirs. Les deux membres qui la secouent de haut en bas et de bas en haut semblent chercher à se rejoindre très loin en elle, à déchirer la mince, délicate, nerveuse paroi qui sépare le cul du vagin, forment une sorte d'étai à cet édifice humain en perpétuel équilibre, comme si la femme était un balancier, un poids mouvementé qu'il s'agirait d'immobiliser.

Tricky voyeur. La danseuse au collant rose est penchée sur le ventre d'un homme, un bras entre ses cuisses, les seins pendant sans animosité, le cou très long au bout duquel s'agite le visage rougi par la montée du sang, les cheveux auburn balayant la toison située au-dessous du membre dressé dont le gland a disparu, happé par le mince étai de ses lèvres. Les couilles de l'homme sont invisibles, elles pendent sans doute, usées, près de son anus. Seuls émergent les replis dérisoires de la base de la verge. Celle-ci, maintenue par la seule bouche de la femme, ploie quand elle descend le long de la hampe, prend la forme d'un arc de bois tendre. La femme ne s'aide pas de la main. Elle engloutit avec métier l'honneur, la famille, la patrie, sa langue récite la très longue litanie des noms perdus. L'homme s'installe dans la neutralité, la réalité du néant, ces grands mots inconnus qui nous font trembler, mais qu'on ressuscite le samedi soir.

CONCLUSION

La pornographie est le lieu où les hommes mettent en scène leur propre expérience de la sexualité. Cette sexualité est moins gouvernée par les saillies que par les orifices. Ils ingurgitent et recrachent. Ils accueillent le rythme et le mouvement. On y passe. On les comble. On les exhibe. Ils sont des chemins, ils sont des machines, à la fois passifs et actifs. Ils sont risqués. La bouche et l'anus, mis en équivalence car dissociés de la procréation, sont régulièrement filmés béants, avant ou plus souvent après qu'un membre vivant (sexe, doigt, poing, etc.) ou artificiel (godemiché, vibromasseur, etc.) s'y soit introduit. Tel est finalement le chemin que la pornographie suggère d'emprunter. Les femmes ont longtemps été exclues de ce lieu parce qu'y était représentée une faiblesse incompatible avec les normes sociales. Le fait qu'elles s'emparent progressivement de ce genre marque leur prise de pouvoir effectif dans la société. Les hommes ont moins désormais à se protéger de leur souhait d'être de temps en temps des femmes. Ils ont moins à cacher qu'ils ne sont pas dans l'acte sexuel en position de dominer la femme, mais au contraire que c'est la femme qui, de tous ses orifices, absorbe leur puissance. Tout cela est vrai. Il n'en reste pas moins que l'expérience pornographique parle essentiellement de pertes, de manques, de disparitions, et de l'effort que les hommes, inlassablement, fournissent pour exister.

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDRILLARD J., *De la séduction*, Paris, Galilée, 1979.
- DEVEREUX G., *Baubô, la vulve mythique*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2011.
- DI FOLCO P. (dir.), *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, PUF, 2005.
- FREUD S., *Le Président Schreber. Un cas de paranoïa* (1911), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2011.
- McNEIL L., OSBORNE J., *The Other Hollywood. The Uncensored Oral Story of the Porn Film Industry*, New York, HarperCollins, 2005; trad. fr. *The Other Hollywood. L'histoire du porno américain par ceux qui l'ont fait*, Paris, Allia, 2011.
- OSHIMA N., *Écrits, 1956-1978. Dissolution et jaillissement*, Paris, Gallimard / Cahiers du Cinéma, 1980.

- RUBIN G., *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, Épel, 2010.
- STOLLER R. J., *Porn. Myths for the Twentieth Century*, New Heaven, Yale University Press, 1991.
- STOLLER R. J., *Coming Attractions. The Making of an X-Rated Video*, New Heaven, Yale University Press, 1993.
- WILLIAMS L., *Hard Core. Power, Pleasure and the «Frenzy of the Visible»*, 2^e éd., Berkeley, University of California Press, 1999.
- WILLIAMS L. (dir.), *Porn Studies*, Durham, Duke University Press, 2004.
- WILLIAMS L., *Screening Sex*, Durham, Duke University Press, 2008.